

Ivan Viripaev

« Aujourd'hui, la question du positionnement du théâtre par rapport au monde se pose d'une manière flagrante. »

Entretien avec l'auteur et metteur en scène de *Les Rêves* présenté au Théâtre de la Cité Internationale en décembre 2002

par Chantal Boiron en collaboration avec Gilles Morel et Tania Moguilevskaia.

Chantal Boiron - Depuis notre rencontre en 2001 à Moscou, combien de pièces as-tu écrites ?

Ivan Viripaev - Deux, *Le Jour de Valentin* et *Oxygène*

C.B. - Dans quelle ville habites-tu aujourd'hui ?

I.V. - Je vis et je travaille à Moscou depuis un an et demi. Et je ne suis pas retourné chez moi, à Irkoutsk, depuis deux ans.

C.B. - La situation a-t-elle évolué pour vous, jeunes dramaturges en Russie ? Disposes-tu de plus de moyens ?

I.V. - Au départ cela n'a pas été simple du tout. Maintenant la situation a changé depuis que nous travaillons au Teatr.doc. C'est aujourd'hui un des théâtres contemporains les plus populaires de Moscou. Cette année, il a reçu le prix décerné par les critiques du « plus grand événement théâtral de l'année ». Notre dernière création, *Oxygène* a été un très grand succès public. Les critiques l'ont classé parmi les cinq meilleurs spectacles de l'année. Grâce aux critiques, la situation a beaucoup changé. On a plus de possibilités et de nombreuses propositions.

C.B. - Comment fonctionne la compagnie financièrement ?

I.V. - Le théâtre n'est pas une source de revenus pour les acteurs. Chacun cherche du travail à côté pour gagner de l'argent. Souvent ils travaillent pour la télévision, moi-même j'y travaille. Le théâtre ouvre les portes d'autres domaines comme la télévision ou le cinéma où il est possible de gagner sa vie.

C.B. - Est-ce que tu travailles toujours avec les mêmes acteurs ? Est-ce que vous formez une troupe ?

I.V. - Il y a un groupe de gens qui sont venus avec moi d'Irkoutsk, mais on ne peut pas parler de troupe. Les acteurs travaillent sous la direction d'autres metteurs en scène. L'équipe de *Les Rêves* ne forme pas un groupe permanent. Dans *Oxygène*, l'actrice vient d'ailleurs.

C.B. - Le petit groupe qui s'était constitué à Irkoutsk s'est donc dissout ?

I.V. - A Irkoutsk, nous avons un lieu et une compagnie avec un statut et une troupe. À Moscou, au Teatr.doc, il y a plusieurs groupes dans le même théâtre et plusieurs metteurs en scène. Du coup, nos acteurs se sont dispersés, ce que j'estime très positif.

C.B. - Venons-en au spectacle. Le thème, c'est la dépendance. C'est quelque chose qui te semble caractéristique de la société actuelle ?

I.V. - Le plus grand problème du monde, c'est bien sûr la dépendance au monde. Les gens qui essaient d'échapper à une vie bourgeoise tombent dans une dépendance encore pire, celle des narcotiques et inversement ceux qui essaient de s'échapper de la dépendance des narcotiques tombent dans celle de la vie bourgeoise.

C.B. - C'est-à-dire qu'on ne peut pas échapper à la dépendance.

I.V. - Absolument. Je pense que non. Je pense que la liberté réside à l'intérieur de l'homme. On peut être libre même en prison.

C.B. - C'est un paradoxe puisque la prison signifie la perte de la liberté. Comment peut-on trouver la liberté en prison ?

I.V. - On ne peut pas être complètement libre nulle part. Mais chaque personne pose elle-même les limites de sa liberté. Ça dépend de chaque personne. Chaque personne décide de son taux de liberté et de dépendance. Hamlet dit que le monde entier est une prison. En prison, c'est seulement l'espace qui est réduit. Bien sûr en prison, les

gens peuvent perdre tout espoir, mais il y a des exemples comme Cervantès qui a trouvé son inspiration en prison et a continué d'écrire. Mais même une personne qui n'est pas en prison se trouve dans une certaine dépendance, une forme d'emprisonnement... À cause de la société. Si une personne se promène librement dans Paris, ça ne veut pas du tout dire qu'elle est plus libre qu'une personne incarcérée.

C.B. - Que représentent les rêves ? C'est une évasion, la seule possible ou bien au contraire c'est une partie de la dépendance ?

I.V. - Les rêves, c'est la seule chose qui atteint l'homme sans qu'il le désire. Les rêves arrivent dans l'esprit de la personne hors de toute volonté. Je ne crois pas trop à l'interprétation des rêves et de tous ces signes. Je pense que les rêves ont un sens contenu mais pas celui que veulent nous faire croire les psychologues et les voyants. Chaque personne doit comprendre ses propres rêves sans aide extérieure. Nous parlons des deux choses, des narcotiques et des rêves. Quelque part, elles sont liées. Il me semble que l'existence elle-même des rêves chez une personne est la principale cause de l'envie de narcotiques. La personne apprend qu'il existe en elle-même une réalité autre, ensuite elle essaie de la reproduire et c'est avec les narcotiques.

C.B. - Le processus de l'écriture, le texte n'est pas si important que ça dans la pièce. Penses-tu à la mise en scène quand tu écris vos textes ?

I.V. - Quand j'écris je vois concrètement les acteurs interpréter mon texte mais quand on répète, je commence à changer ce que je voyais auparavant, il arrive même que j'intervertisse les acteurs.

C.B. - Est-ce que le texte évolue pendant les répétitions ?

I.V. - Oui, le texte change. *Les Rêves* ne changent plus car on le travaille depuis longtemps. Bien que j'aie ajouté une partie, il y a 6 mois, plus par rapport à l'action que du point de vue littéraire. Il me manquait une partie pour expliquer un état concret. Nous avons créé à Moscou un nouveau spectacle *Oxygène*, je suis auteur du texte et acteur dans le spectacle. Viktor Ryjakov en a fait la mise en scène, il a 40 ans et il enseigne au MKHAT. Et, après la prise d'otage au Centre Théâtral Nord-Ost à Moscou, nous avons rajouté un fragment.

C.B. - Pourquoi ce n'est pas toi qui as mis en scène cette pièce ?

I.V. - Tout d'abord parce que Ryjakov est mon ami, il me comprend très bien, il a déjà mis en scène plusieurs de mes textes. Deuxièmement, parce que c'est très difficile de jouer et de mettre en scène en même temps. Il faut un regard extérieur.

C.B. - *Les Rêves* a été monté au Royal Court, comment les metteurs en scène s'emparent de tes textes ? Ils les comprennent ou les trahissent ?

I.V. – Galin Stoev a créé une version magnifique de *Les Rêves* en Bulgarie et j'estime que c'est le meilleur spectacle que j'ai jamais vu. Pas parce que c'est ma pièce, mais parce qu'il est un excellent metteur en scène. Le spectacle a déjà été nommé comme l'un des dix meilleurs spectacles européens de la saison.

C.B. - Tu as l'impression que Galin Stoev a apporté quelque chose à ta pièce ?

I.V. - Il a réussi à la décortiquer d'une manière très précise. C'est un très bon travail avec de très bons acteurs. Pas un qui soit meilleur que l'autre, ce sont des acteurs de première classe. Les auteurs sont souvent mécontents du spectacle, ils ont souvent quelque chose à reprocher au metteur en scène, je le sais parce que la plupart de mes amis sont dramaturges. Dans ce cas, moi, je n'ai rien à dire, je n'ai aucun reproche à faire.

C.B. - De quoi parle *Oxygène* ?

I.V. - D'abord c'est un nouveau mouvement que nous avons lancé dans le théâtre. C'est un texte en prose qui est dit sur de la musique. C'est comme le « sprechen gesang » mais c'est de la prose prononcée sur la musique techno d'un DJ. Il n'y a pas de rimes. Les acteurs jouent en même temps que le DJ présent sur la scène. C'est un spectacle format discothèque que nous jouons aussi bien dans les salles de théâtres que dans les clubs moscovites. *Oxygène* marque pour moi le départ du plateau traditionnel du théâtre. Je veux faire quelque chose de différent, un théâtre nouveau, sinon j'abandonne. Je ne m'intéresse plus au théâtre traditionnel, avec sa scène et ses coulisses.

C.B. - C'est l'un de vous qui a composé la musique ?

I.V. - C'est un groupe bourré de talent de Novossibirsk. Ils sont d'ailleurs venus voir le spectacle. On utilise aussi deux compositions de Portishead. J'aurais bien aimé montrer ce spectacle en France, mais je crains que ce ne soit pas facile à exporter. À présent, je travaille sur *Oxygène*, album n°2. Nous écrivons à deux avec un musicien le texte et la musique. Et au lieu d'exister sur le papier, la pièce sera éditée en cédérom. Ce sera un ballet où les acteurs jouent, pas sur la musique mais sur le texte. Désormais nous procéderons comme les musiciens, par albums. Le nom du groupe sera *Oxygène I* et *Oxygène II*. Les albums porteront des sous-titres différents. Par exemple, le premier que nous sommes en train de le finir s'appelle *Oxygène, les dix commandements*.

C.B. – Où trouve-tu les thèmes pour tes textes ?

I.V. - Dans ma vie. Depuis peu, je m'intéresse au théâtre social. Pas celui qui parle des toxicomanes, des clochards, des saletés de la vie. Mais un théâtre qui rapportent les événements qui surviennent dans notre vie. Je considère le rappeur *Eminem* comme un des plus grands poètes et dramaturge contemporains. À mon avis aujourd'hui la question du positionnement du théâtre par rapport au monde extérieur se pose d'une manière flagrante. Nous pouvons avoir des points de vue différents concernant la prise d'otages au Centre Théâtral Nord-Ost, pour moi c'est une énorme tragédie que j'ai très mal vécue. Mais je pense que si la guerre vient jusqu'à frapper des bâtiments commerciaux à New York et un théâtre à Moscou, cela mérite réflexion et de la part du commerce et de la part du théâtre. Je crains que si le théâtre continue de se contenter de divertir et d'enjouer le public, on puisse s'attendre à d'autres événements du genre. C'est un choix pour le théâtre, et pour l'art en général.

C.B. - Tu penses continuer à mettre en scène des spectacles ?

I.V. - Oui, mais sans doute pas sur un plateau, ailleurs. Et là, je travaille sur l'*Oxygène album n°2* .

Gilles Morel – Raconte-nous comment s'est passé votre déménagement à Moscou.

I.V. – À Irkoutsk, j'avais une petite troupe, *Espace du jeu*. C'est d'ailleurs cette troupe qui est à Paris. Mais à Irkoutsk, le Théâtre Académique d'Etat exerce un monopole et l'on a fini par nous fermer toutes les portes pour nous empêcher de jouer. Et on nous a retiré le lieu dont nous disposions. En 1999, après notre participation au festival *Sibaltera* de Novossibirsk, nous avons été invités à Moscou pour le festival *Théâtre Documentaire*, où nous avons présenté avec succès la première version de *Les Rêves*. À notre retour, nous avons compris que personne ne nous attendait plus chez nous. Nous étions à la rue, alors nous avons décidé de déménager à Moscou. Au début, c'était très difficile. Quand nous jouions à Irkoutsk, nous n'avions personne à qui nous comparer parce qu'il n'y avait aucun théâtre qui nous ressemblait. Nous étions évidemment trop sûrs de nous, nous nous pensions meilleurs que nous ne l'étions. Et après avoir la première représentation à Moscou, nous avons réalisé que ça n'allait pas. Je suis persuadé qu'il faut faire un théâtre qui parle du spectateur assis dans la salle. Si tu joues dans un endroit, il est évident que tu dois parler des gens de cet endroit. Et les habitants d'Irkoutsk ne vivent pas sur la même planète que les moscovites. À Paris, nous avons joué le spectacle pour les parisiens. Avant de venir, j'ai apporté beaucoup de modifications dans ce sens. Les moscovites n'ont pas encore vu cette nouvelle version.

G.M. – Est-ce que dans ton travail tu t’appuies sur l’expérience acquise pendant tes études à l’Institut de Théâtre d’Irkoutsk ?

I.V. – Il faut déjà dire que la situation théâtrale à Irkoutsk est désastreuse. Il y avait Kokorine, un metteur en scène extraordinaire, qui est parti maintenant. À Irkoutsk, il n’y a pas un seul théâtre contemporain et pas de choix possible pour le spectateur. Mes études à l’école théâtrale d’Irkoutsk se sont mal déroulées parce que, moi et les acteurs avec qui je travaille en ce moment, nous sommes arrivés dans une période de crise, crise des pédagogues, des étudiants. À la sortie de l’école, nous n’avions aucune maîtrise professionnelle. Et c’est un grand bonheur ! Puisque, avec énormément de travail, nous sommes finalement parvenus à élaborer une technique qui nous est propre et qui diffère de la tradition. C’est dommage que peu de gens puissent apprécier la performance de mes acteurs dans les meilleures représentations de *Les Rêves*. Je pense que c’est un petit chef-d’oeuvre, mais il est discret et c’est pourquoi cette maîtrise du jeu n’est pas toujours visible. Il s’agit presque d’un exploit de comédien, mais le spectacle est conçu de telle sorte que les spectateurs ne s’en aperçoivent pas.

G.M. - Parle-nous de l’aventure du Teatr.doc. Qu’a-t-il de particulier et quelles sont ses orientations ?

I.V. - À Moscou, on a pu assister à la naissance de la dramaturgie contemporaine, un phénomène qui n’existait pas il y a deux ou trois ans. Le Teatr.doc en est une des manifestations les plus remarquables, avec le Centre de la Dramaturgie et de la Mise en scène de Kazantsev. Cette dramaturgie émergente est jeune, contemporaine. Une dramaturgie vive et insolente qui réussit à imposer ses conditions mêmes aux grands théâtres. Par exemple, cette année et pour la première fois dans toute son histoire, l’un des prix les plus prestigieux de la dramaturgie a été attribué à Londres à un auteur étranger, russe, Vassilii Sigariov. Le Teatr.doc a été fondé par des dramaturges russes, Elena Gremina, Mikhaïl Ougarov, Olga Mikhaïlova et Maxime Kourotchkin qui le dirigent. Aujourd’hui, de plus en plus de jeunes dramaturges, dont je suis, ont la possibilité de créer des spectacles, dans cet espace qu’ils partagent avec des metteurs en scène. Aujourd’hui, l’équipe rassemblée autour de ce lieu est très forte.

G.M. - Alors qu’à l’origine, le Teatr.doc s’est monté sans argent.

I.V. - Pratiquement sans argent. Ce sont les dramaturges et les artistes qui ont aménagé et créé cet espace, nous y avons beaucoup travaillé. Teatr.doc se trouve en plein centre de Moscou, en sous-sol. Ces derniers jours pour le spectacle *Oxygène*, les 50 places de la salle, ont été achetées par l’oligarchie russe et des ambassadeurs étrangers. Ils sont arrivés dans des voitures de luxe, habillés de fourrure, avec leurs

gardes de corps. Ils voulaient visiter le prestigieux underground moscovite. Pour eux c'est très exotique...

C.B. - Il ne risque pas d'y avoir un effet de mode ?

I.V. - C'est un risque certain, la mode, c'est toujours le début de la fin. Sans doute faut-il faire attention. Mais là, c'est bien sûr à chacun de décider et de construire ses propres projets indépendamment du Teatr.doc.

Version française Elisa Gravelot, Gilles Morel, Tania Moguilevskaia